

Les sagesses dans la littérature pharaonique

Pascal Vernus

Directeur d'études à l'École pratique des hautes études

Assurer le culte funéraire de ses parents, fonder une famille, respecter les règles du savoir vivre et les convenances ; adresser une prière matinale au disque solaire, mais aussi éviter de truquer les mesures ou de déplacer les bornes du champ ; ne pas faire payer le péage du bac un pauvre ; aider la veuve et l'étranger... À un plus haut niveau, respecter l'ordre établi, faire preuve de réserve et de modestie : voilà ce que tout jeune Égyptien bien né devait apprendre de la bouche de son père, ce que toute personnalité reconnue devait transmettre aux jeunes générations. Comme nous l'explique ici Pascal Vernus, auteur de Sagesses de l'Égypte pharaonique (Paris 2001), ces recueils didactiques, ces « sagesses », sont aujourd'hui une source irremplaçable de documentation sur la société égyptienne et sur ses normes éthiques.

Le domaine de la sagesse

Au sens large, le terme de « sagesse », appliqué aux productions écrites du Proche Orient ancien, désigne des œuvres, de nature et de genre divers, qui ont en commun d'être dominées par une attitude éthique fondée sur une intelligence du monde et des principes qui le régissent, ou, à tout le moins, sur une aspiration à y parvenir. Au sens restreint, « sagesse » désigne un genre littéraire dont la finalité première est d'enseigner des normes de conduite et de comportement sur lesquelles régler sa vie, à partir d'une attitude éthique plus ou moins explicitée. La littérature de l'Égypte pharaonique comporte nombre d'œuvres littéraires susceptibles de correspondre à ces deux acceptions.

On emploie aussi comme synonymes de « sagesse » les termes « instruction », « enseignement », – en allemand *Weisheitslehre*, *Lebenslehre*, en anglais *instruction*, *teaching*. Ils éveillent des harmoniques moins prestigieuses, puisqu'ils évoquent en effet le didactisme là où « sagesse » convoque la philosophie.

Peuvent être classés comme participant des sagesses au sens large des textes comme *Le dialogue d'un homme avec son ba*, *Les mots de Sasebek*. *Les mots de Khâkeperrêseneb*, *Les lamentations d'Ipouour*. De même *La prophétie de Néferty*, ou encore le *Conte de l'oasien*, bien qu'il ait la forme d'une narration, visent fondamentalement à défendre une attitude éthique.

Pour la période pharaonique, de 3000 avant J.-C. à la conquête d'Alexandre, on dénombre dix-sept œuvres, outre quelques fragments, qui peuvent être classées comme relevant de la sagesse au sens restreint, parce qu'elles se présentent explicitement comme des enseignements ou des instructions à finalité éducative. Ce sont ces œuvres qui nous occuperont. En voici la liste :

– Pour le Moyen Empire (2000-1550 avant J.-C.)

L'enseignement d'Hordjedef ;
L'enseignement pour Kagemni ;
L'enseignement de Ptahhotep ;
L'enseignement pour Mérykarê ;
L'enseignement d'Amménémès I ;
L'enseignement de Chéty ;
L'enseignement loyaliste ;
L'enseignement d'un homme à son fils ;
L'enseignement de la tablette de l'Ashmolean Museum ;
Recueil d'aphorismes.

– Pour le Nouvel Empire (1550-1000 avant J.-C.)

L'enseignement d'Ani ;
L'enseignement du papyrus Chester Beatty IV ;
L'enseignement d'Amennakht ;
L'enseignement de Hori ;
Le recueil de prohibitions ;
L'enseignement d'Aménemopé.

– Pour la Basse Époque (VII^e siècle-IV^e siècle avant J.-C.)

L'enseignement du papyrus Brooklyn.

Dénominations et formes de la sagesse en tant que genre

Pour désigner ces enseignements, l'égyptien utilise le terme *sebayt*, qui s'applique par ailleurs à des « instructions » formulées oralement sans mise en forme littéraire, y compris celles que le pharaon lui-même juge nécessaire d'adresser à son peuple. Le même terme désigne aussi des recueils de textes variés qu'un maître donne à copier à son apprenti ou encore des listes de termes nommant les réalités de l'univers égyptien, et qu'on infligeait aux étudiants pour leur inculquer un savoir encyclopédique sur le monde, un *onomasticon*. Le mot *sebayt* est formé sur le verbe *seba*, « instruire », dont les implications coercitives se manifestent à travers le classificateur sémantique qui entre dans sa graphie, à savoir le signe de l'homme brandissant un bâton, utilisé par ailleurs dans les mots désignant des notions où actions, énergie et force physique sont requises. Au demeurant, à partir du Nouvel Empire, il prend l'acception de « châtiment ». Ce n'est pas fortuit, la sagesse égyptienne impliquant avant tout un endoctrinement passif. Il s'agit d'inculquer des préceptes, au besoin par la contrainte, plutôt que de susciter l'éveil d'une créativité personnelle.

En tant que genre, la sagesse est caractérisée par sa forme explicitement didactique. Un « enseignant » parle à un « enseigné ». Mais, si le principe d'un dialogue est posé, ce dialogue n'est guère développé, la balance demeurant fort inégale entre l'énonciateur et son allocutaire. Il n'y a guère que dans *L'enseignement d'Ani* où, dans l'épilogue, l'allocuteur – l'« enseigné » – récepteur des instructions, s'exprime vraiment, à plusieurs reprises, dans un véritable débat. Le plus souvent, l'allocutaire est au mieux simplement nommé. Parfois, l'allocutaire n'est pas explicité, mais sa présence est présupposée par l'emploi de la seconde personne.

D'une manière générale, ce sont les prescriptions et prohibitions aux deuxièmes personnes qui prévalent dans les sagesse. Fréquents aussi les aphorismes, apophtegmes et sentences sont énoncés à la troisième personne au présent « général » ou « gnomique ». Par ailleurs, dans la mesure où l'énonciateur entend appuyer ses préceptes sur son expérience personnelle, il lui arrive de recourir occasionnellement à la narration, et quelquefois à la description.

Qui instruit qui?

Il est bon que le récepteur appartienne à une nouvelle génération et s'apprête à affronter un nouveau stade de sa vie. Ces réquisits sont pleinement satisfaits par la relation de père à fils, et c'est donc elle qui est, en quelque sorte, la relation prototypique de la sagesse, et la plus fréquente. Ce récepteur est quelquefois un adolescent en âge d'étudier l'écriture à la capitale, mais le plus souvent un jeune homme déjà engagé dans la vie professionnelle. Car il faut que celui à qui s'adressent les préceptes ait au moins l'âge de raison pour les comprendre, tout en étant assez jeune et à l'orée d'une carrière pour avoir besoin d'être éclairé sur la vie. La sagesse se reçoit à la manière d'un sacrement liminal, sanctionnant le passage à un nouveau stade de l'existence, et administré par la génération sortante à la génération montante.

Corrélativement, l'énonciateur doit être un homme d'expérience et d'autorité morale pour cautionner de manière crédible les préceptes qu'il formule. Un âge avancé sied donc à l'énonciateur, d'abord par ce qu'il implique l'expérience, mais aussi parce qu'elle est le signe de la faveur divine. Les hauts faits des hommes illustres indiquent qu'ils avaient été les médiateurs ou les instruments de la volonté du dieu dans son inconnaissable programme d'aménagement de la création, et les prédisposent ainsi à proférer des règles de vie qui, en dernière analyse, en reflétaient les lois.

Caution et paternité des enseignements

Par là, les sagesse posent, de manière plus aiguë encore que d'autres genres de l'Égypte pharaonique, le problème de leur attribution. Certains anachronismes flagrants dénonçaient ostensiblement la pseudépigraphie ; le cas topique étant *L'enseignement pour Kagemni*, où le vizir ainsi nommé est situé sous le pharaon Snéfrou, alors qu'il vécut au moins deux siècles après, nos sources sont indiscutables là-dessus ! Désormais, on s'accorde à tenir pour apocryphes les deux autres sagesse attribuées à des personnages de l'Ancien Empire, *L'enseignement de Ptahhotep* et *L'enseignement de Hordjedef*. Dans le même ordre d'idée, *L'enseignement pour Mérykaré* ; *L'enseignement d'Amménémès* ont été rédigés postérieurement à ceux qui sont censés les énoncer.

Pour les sagesse du Nouvel Empire, le problème est quelque peu différent. Qu'Ani ou Aménemopé soient des figures inventées ou aient réellement existé, peu importe. Ils sont vraisemblables, dans la mesure où le contenu de leurs enseignements est en accord avec leurs personnages – historiques ou fictifs. Enfin, il est un cas au moins où l'auteur mentionné dans le titre de la sagesse est bien l'auteur réel, c'est *L'enseignement d'Amennakht*. Pour une fois, nous pouvons entrevoir un auteur de sagesse pour ainsi dire en chair et en os. Cet Amennakht, en effet, est bien connu dans la nécropole thébaine. Du règne de Ramsès III au règne de Ramsès VI, il fut le scribe de la communauté des artisans de l'Institution de la Tombe, qui vivaient sur le site moderne de Deir el-Médina. C'est de là, au demeurant, que proviennent les manuscrits de sa sagesse. Il détint d'autres hautes charges administratives : scribe du trésor des temples, scribe du vizir, scribe royal, et surtout scribe de la « maison de vie ». La « maison de vie » était l'officine où s'effectuaient la copie, la lecture et la critique des textes religieux, magiques, « scientifiques » et littéraires, à la fois comme activités de recherche et d'érudition, mais aussi comme activité pédagogique pour la formation des spécialistes. Les travaux écrits d'Amennakht correspondent à ce large éventail de responsabilités. On lui doit en effet la rédaction de ce long document administratif qui raconte les grèves des ouvriers, mais aussi des hymnes à des divinités et au pharaon Ramsès IV, une satire à l'encontre d'un débutant infatué et une sagesse. C'était une belle figure d'intellectuel, tout à la fois gestionnaire de bon rang et écrivain polygraphe.

En résumé, il faut distinguer quatre cas principaux dans la paternité des sagesse de l'Égypte pharaonique :

- 1. Elle n'a pas d'attributaire connu, soit parce qu'elle est anonyme, soit parce que la tradition manuscrite insuffisante ne nous en a pas conservé le nom.
- 2. Son intitulé mentionne un attributaire bien défini, mais inconnu par ailleurs, et dont on peut

soupçonner qu'il est fictif, et créé *ad hoc*.

- 3. Son intitulé mentionne un attributaire historiquement attesté, mais qui ne l'a jamais proférée en fait, et qui est convoqué à titre de garant.

- 4. Son intitulé mentionne un attributaire historiquement attesté, et qui en est bel et bien l'auteur.

La norme éthique

Les sages définissent les règles de comportement à travers des recommandations très précises et très concrètes. Il faut avoir sa propre maison et gérer efficacement son bien. Il faut aussi veiller à aménager sa tombe de son vivant tant l'espoir de la survie tenaillait les anciens Égyptiens. Aussi assurer le culte funéraire de son père et sa mère est-il un impératif de la piété filiale, laquelle doit se manifester particulièrement à l'égard de sa mère.

Fonder une famille s'impose, c'est-à-dire avant tout, comme chez beaucoup de peuple, avoir un fils. L'épouse doit être bien traitée. En revanche, méfiance à l'égard des femmes. Par ailleurs, un enseignement paraît prohiber la pédophilie. Bien entendu, l'attachement à la famille nucléaire doit être étendu aux proches. Il est bon d'avoir des amis et des partisans et de les respecter. Si on élargit le cercle de ses relations, mieux vaut choisir des personnes de son rang.

Dans la vie sociale, il faut du savoir vivre, non seulement en faisant preuve d'indulgence, de bienveillance et de générosité, mais aussi en suivant l'étiquette et les convenances ; bien se tenir à table en fonction de ses commensaux, marquer son respect à l'aîné et au supérieur, et surtout, agir en conformité avec son rang et sa condition. Dans un univers social où les mots priment la force, les sages s'attachent à donner des règles du savoir parler, au demeurant inséparable du simple savoir. Par ailleurs, il faut adresser une prière matinale au disque solaire, célébrer le culte ; respecter les biens du dieu ; éventuellement les accroître par des dons.

Il faut éviter la partialité et la corruption ; ne pas convoiter le bien du subalterne ; éviter aussi la falsification sous toutes ses formes, le faux en écriture, le faux témoignage ; éviter de truquer les mesures ou de déplacer les bornes du champ. Il faut pratiquer l'assistance du faible sous toutes ses formes ; ne pas exiger l'impôt du démuné ; ne pas faire payer le péage du bac un pauvre ; aider la veuve et l'étranger.

À un plus haut niveau de généralité, le bon comportement est réglé par un principe de base : la mesure en toute chose. Point d'outrecuidance, point de manigances, ni de projets à longue échéance. Point d'acoquinement avec le trublion et surtout point d'avidité et de goût du lucre qui ruinent le lien social. Mais, au contraire, respect de l'ordre établi, réserve, modestie, mesure en tout.

Le comportement idéal, par opposition à celui du « bouillant », est celui dit du « silencieux », c'est-à-dire celui qui sait laisser faire ou, à tout le moins, qui sait éviter toute réaction précipitée, impulsive, toute attitude déplacée, quelle que soit la situation. Faisant ce qu'il convient, mais sans excès, il sait garder du temps pour « suivre son désir ».

Les fondements de l'éthique

Cet ensemble de prescriptions et de prohibitions vise donc tout d'abord à définir un guide du comportement dans l'existence par l'apprentissage des codes sociaux. Il s'agit de fournir des repères pour baliser le « chemin de la vie ». Les sages égyptiennes sont donc avant tout pratiques, voire même utilitaristes. Certaines d'entre elles, loin de se borner au simple égrènement d'injonctions, s'efforcent néanmoins de justifier l'éthique qu'elles impliquent. Au premier degré, on fait valoir les conséquences positives ou négatives que suscite socialement le comportement recommandé ou prohibé. Mais les normes prescrites peuvent aussi être justifiées par rapport à une vision d'ensemble de la création et de la société humaine. L'homme ne doit pas agir inconsidérément tout simplement parce qu'il est dans un monde voulu par les dieux et régi par leur

volonté. Respect et mesure s'imposent donc devant la destinée sociale de chacun, puisqu'elle est déterminée par eux.

Cela posé, si les principes fondamentaux sur lesquels repose l'éthique restent les mêmes, une importante évolution se laisse percevoir au cours du trajet qui va des sagesse les plus anciennes, en particulier *L'enseignement de Ptahhotep*, à celles du Nouvel Empire, en particulier *L'enseignement d'Aménemopé*. Anciennement, les dieux se contentent le plus souvent d'une gestion médiante de la société humaine à travers les mécanismes autorégulateurs qu'ils ont institués et qui participent de la *maât*, l'ordre de la création en général. Certes il leur arrive de se livrer ponctuellement à des interventions directes, mais de manière sporadique. En revanche, au Nouvel Empire, une crise des valeurs ayant mis en cause les institutions, les sagesse tendent à fonder les normes éthiques dans une relation personnelle directe avec la divinité. Conclusion inévitable, fermement martelée dans *L'enseignement d'Aménemopé* : le principe ultime des conduites terrestres est de se contenter de suivre règles et usages établis, sans nourrir d'ambitions excessives, mais en s'abandonnant à la toute puissance divine qui agit sur la destinée de chacun au gré d'un inconnaissable plan.

Le public des sagesse

Les sagesse étaient d'abord destinées à former les fils d'une minorité lettrée de la population, par opposition à la masse des travailleurs manuels. Souvent, elles prétendent définir les conduites plus particulièrement propres à ces gestionnaires subalternes, dominants par rapport à la masse non lettrée, mais en rapport de subordination avec l'élite dirigeante. Elles font du « haut dirigeant » l'instance supérieure immédiate, mais aussi le statut prestigieux auquel on peut espérer accéder.

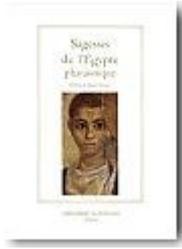
Il serait toutefois caricatural de restreindre là leur portée. Le fait même que beaucoup de sagesse soient connues par des papyrus appartenant à des bibliothèques de lettrés indique qu'elles n'étaient pas confinées à des pratiques purement scolaires. De même, le grand nombre d'allusions aux sagesse, de citations, ou de références implicites dans des productions écrites de différentes catégories, y compris les textes de l'idéologie royale, tout au long de la période pharaonique, et l'accueil au parnasse des écrivains du passé de beaucoup de leurs auteurs réels ou fictifs, montrent que leur portée outrepassait la finalité didactique, et fictivement restreinte aux dominés des dominants, qui avait plus ou moins inspiré ou modelé leur teneur.

Pascal Vernus

Octobre 2002

Copyright Clio 2021 - Tous droits réservés

Bibliographie



Sagesses de l'Égypte pharaonique
Pascal Vernus
La Salamandre
Imprimerie Nationale, Paris, 2001